

**ALAIN BÉRAUD**

Professeur à l'Université de Cergy

Théma

**NICHOLAS KALDOR**

Alternative Theories of Distribution (1955-6)

Nicholas Kaldor (1908-1986) est né à Budapest. En 1925-6, il suivit des cours à l'Université de Berlin ; mais, c'est à la London School of Economics, de 1927 à 1930, qu'il reçut l'essentiel de sa formation en économie. Il y suivit les cours d'Allyn Abbot Young et de Lionel Robbins. Il y côtoya, en particulier, Maurice Allen et John Hicks. Il enseigna, ensuite à la London School jusqu'en 1947. Après avoir travaillé durant deux ans à Genève au sein de la Commission Économique pour l'Europe, il fut nommé *fellow* puis professeur au King's College à Cambridge. Il mourut en 1986. Kaldor était passionné par les problèmes pratiques de la politique économique. Il fut conseiller spécial du Chancelier de l'échiquier de 1964 à 1968 puis de 1974 à 1976. Bien qu'il fut partisan de l'économie de marché, il soutenait qu'une intervention de l'état est nécessaire pour rendre le système économique plus efficace et plus équitable.

Kaldor se rallia, très tôt, aux idées de Keynes. Mais, il le critiquait pour ne pas avoir su intégrer, dans son analyse, les enseignements que l'on peut tirer de la théorie de la concurrence imparfaite. Keynes étudie des situations économiques où le capital et le travail sont simultanément sous-utilisés. L'offre de biens est excédentaire, c'est-à-dire que les entreprises produisent une quantité de biens inférieure au montant qu'elles souhaiteraient vendre, aux prix courants, sur un marché concurrentiel. Une telle situation n'est pas compatible avec l'existence d'une concurrence parfaite.

Kaldor reproche à Keynes d'être resté fidèle à Marshall en acceptant l'idée que le coût marginal est croissant en courte période. À un instant donné, il existe des travailleurs et des machines qui n'ont pas la même efficacité et les entreprises utilisent, d'abord, les plus productifs. Cette description apparaît comme une extension inoffensive de la théorie ricardienne de la rente extensive. C'est sur elle que s'appuie Keynes pour justifier l'hypothèse de la décroissance de la productivité marginale du travail. Elle est, pourtant, démentie par les faits qui montrent, selon la loi d'Okun, qu'en courte période, l'élasticité de la production vis-à-vis de l'emploi excède 1 : la production croît plus vite que l'emploi et les coûts marginaux sont décroissants. Il faut abandonner l'idée que le taux de salaire réel est égal à la productivité marginale du travail.

Ce double constat justifie le programme de recherche de Kaldor : il faut construire une théorie économique cohérente où la macroéconomie keynésienne s'appuie sur une microéconomie fondée sur la théorie de la

concurrence imparfaite. C'est, dans ce cadre, que Kaldor développa une théorie « keynésienne » de la répartition : le taux d'investissement, qui est une variable exogène, détermine, pour des propensions à épargner données, la répartition du revenu entre salaires et profits.

Parler d'une théorie keynésienne de la répartition peut apparaître paradoxal. Keynes ne s'est pas intéressé, en tant que telle, à cette question et, dans *la Théorie Générale*, il reprend la thèse néo-classique selon laquelle le taux de salaire réel est égal à la productivité marginale du travail. Pourtant, dans *le Traité de la monnaie*, il n'est pas loin de formuler l'idée centrale que développèrent Kalecki, Kaldor et Pasinetti : les travailleurs dépensent ce qu'ils gagnent, les capitalistes gagnent ce qu'ils dépensent. C'est la fameuse parabole de « la jarre de la veuve ». Commentant les équations fondamentales qui, selon lui, déterminent la valeur de la monnaie, Keynes note, en passant, une particularité des profits qui en fait un revenu spécifique. « Si les entrepreneurs choisissent de consommer une partie de leurs profits (et rien, bien sûr, ne les empêche de le faire), l'effet est *d'augmenter* le profit qu'ils tirent de la vente des biens de consommation disponibles d'un montant exactement égal au montant des profits qu'ils ont, ainsi, dépensés... Ainsi, quelle que soit la part de leurs profits que les entrepreneurs dépensent en les consommant, l'accroissement de leur richesse sera la même qu'avant. Ainsi, les profits, en tant que source de l'accroissement du capital des entrepreneurs, sont comme une cruche de la veuve qui ne se vide jamais quelle que soit la part qui en est dissipée dans une vie de débauche. Quand, au contraire, les entrepreneurs font des pertes et cherchent à les rattraper en réduisant leurs dépenses de consommation, c'est-à-dire en épargnant davantage, la cruche devient un tonneau des Danaïdes qui ne se remplit jamais ; car l'effet de cette diminution des dépenses est d'infliger aux producteurs de biens de consommation une perte d'un montant égal. » (Keynes, 1930, t. 1 : 125). En d'autres termes, quand les capitalistes accroissent leurs dépenses, ils augmentent la demande ce qui entraîne une hausse des prix et des profits.

Kalecki (1942) développa cette idée en s'appuyant sur un modèle comptable dont on ne reprendra que la forme la plus simple qui ignore les échanges internationaux. La balance du revenu national et de la dépense peut être résumée dans le compte suivant :

|  |   |
|--|---|
| Profit brut (brut de la dépréciation mais net des impôts directs)<br>Salaires, traitements et allocations chômage (nets des impôts directs)<br>Investissement brut du gouvernement | Investissement brut<br>Consommation des capitalistes<br>Consommation des travailleurs |
| <i>Revenu national brut</i>  | <i>Revenu national brut</i>   |

Si les revenus des travailleurs quelle que soit leur nature sont consommés, on peut écrire que les profits bruts sont égaux à la somme de l'investissement

privé brut et de la consommation des capitalistes. Comment convient-il d'interpréter cette identité comptable ? Les profits déterminent-ils l'investissement ou l'inverse ? La réponse à cette question dépend de la grandeur sur laquelle les capitalistes peuvent agir. Il est clair qu'ils peuvent décider de consommer ou d'investir davantage mais qu'ils ne peuvent pas décider de gagner plus. Ce sont les décisions d'investissement et de consommation des capitalistes qui déterminent le montant de leurs profits. Kalecki s'appuie sur cette idée pour analyser la détermination du taux de profit en courte et en longue période. Cependant, dans l'analyse de Kalecki, la répartition du revenu est déterminée par le degré de monopole. Si l'imperfection du marché augmente, la part des profits dans le produit augmente mais les profits réels n'augmentent pas. C'est la masse des salaires qui diminue à la suite, d'abord, de la baisse du taux de salaire, puis en raison de la réduction de la demande de biens salariaux qui provoque une baisse de la production et de l'emploi dans les industries qui les produisent.

Si Kaldor s'inspire de Keynes et de Kalecki, il s'écarte de leur enseignement précisément sur un point. Selon eux, l'investissement détermine les profits, selon Kaldor, le taux d'investissement détermine la part des profits dans le produit. Mais, pour aboutir à cette conclusion, il faut profondément modifier le cadre du raisonnement. Kalecki raisonne dans une situation où les travailleurs ne sont pas tous employés et il s'appuie sur sa théorie des profits aussi bien pour expliquer les fluctuations de l'activité que pour analyser l'évolution de l'économie dans la longue période. Kaldor suppose, au contraire, pour commencer, une situation de plein emploi. Son idée centrale, la répartition du revenu s'ajuste de façon que l'épargne soit égale à l'investissement, exclut le principe de la demande effective. On est ramené à une situation où la loi de Say prévaut, où la production globale n'est limitée que par les ressources productives : une réduction de la demande d'un bien entraîne, par compensation, l'augmentation de la demande d'un autre bien. Son analyse concerne le long terme : elle est développée dans le cadre d'un modèle de croissance dynamique. Le mécanisme du multiplicateur keynésien est détourné de son objet initial, il n'est plus utilisé pour déterminer le produit mais pour expliquer la répartition du revenu entre salaires et profit dans une économie où la propension à épargner sur les profits,  $s_{\Pi}$ , excède la propension à épargner sur les salaires,  $s_W$ .

Kaldor présente son modèle de la façon suivante. Le revenu,  $Y$ , est divisé en deux grandes catégories ; les salaires,  $W$ , et les profits,  $\Pi$ . L'investissement,  $I$ , est égal à l'épargne,  $S$ . L'épargne sur les salaires et sur les profits est proportionnelle au montant de ces revenus. Le taux d'épargne sur les salaires est inférieur au taux d'épargne sur les profits. On peut écrire

$$\begin{cases} Y = W + \Pi \\ I = s_w W + s_\Pi \Pi \\ 0 \leq s_w < \frac{I}{Y} < s_\Pi \leq 1 \end{cases}$$

Pour l'interprétation du modèle, il importe de remarquer que Kaldor s'intéresse aux revenus « fonctionnels », aux salaires et aux profits, et non à la répartition personnelle, c'est-à-dire à l'opposition entre les revenus des salariés, qui inclut bien sûr les revenus de leur épargne, et les revenus des capitalistes. Il ne raisonne pas, comme le faisait les classiques et Marx sur une polarisation des classes sociales, sur une économie où les travailleurs sont définis négativement comme les individus qui ne possèdent pas de capital. Pour Kaldor ce qui importe, c'est que les profits reviennent, d'abord, aux sociétés et qu'une large fraction de leurs bénéfices n'est pas distribuée mais mise en réserve.

Dans la résolution de son modèle, Kaldor considère le taux d'investissement comme une variable exogène. Il apparaît alors que la part des profits dans le produit est, pour un niveau déterminé des propensions à épargner, entièrement déterminé par le taux d'investissement :

$$\frac{\Pi}{Y} = \frac{I}{(s_\Pi - s_w)Y} - \frac{s_w}{s_\Pi - s_w}$$

Il est clair que les profits ne peuvent être positifs que si l'on introduit l'hypothèse selon laquelle le taux d'épargne sur les salaires est inférieur au taux d'investissement. D'autre part, pour que la masse des salaires soit positive, il faut que la propension à épargner sur les profits excède le taux d'investissement. On notera qu'une augmentation de la propension à épargner les profits diminue la part des profits dans le revenu national. De la même façon, mais le résultat est moins intuitif, une augmentation de la propension à épargner les salaires diminue la part des profits dans le produit.

Le mécanisme qu'invoque Kaldor pour interpréter son modèle est simple. Puisque l'économie est en plein emploi, une augmentation de l'investissement, et donc de la demande effective, accroît les prix. La part des profits augmente et l'épargne globale s'accroît puisque nous avons admis que la part des profits qui sont épargnés excède la propension moyenne à épargner les salaires.

Dans le cas limite où la propension à épargner les salaires est nulle, les profits sont proportionnels à l'investissement :  $\Pi = \frac{I}{s_\Pi}$ . On retrouve l'idée que

Keynes développait dans la parabole de la jarre de la veuve. Les profits sont d'autant plus importants que les capitalistes épargnent moins.

La théorie post-keynésienne de la répartition est à l'opposé de la théorie classique. Chez Ricardo, mais aussi dans l'œuvre de Marx, les profits sont un résidu. Tout impôt, sauf ceux qui portent sur la rente, retombe nécessairement sur les profits et freine ainsi l'investissement et la croissance. Dans l'analyse de Kaldor, au contraire, les impôts retombent, en fin de compte, sur les salaires et n'ont aucun effet sur la croissance puisque le taux d'investissement est considéré comme une variable exogène. Il est, de ce point de vue, intéressant de noter que Kaldor souligne que l'idée centrale de la théorie post-keynésienne lui est apparue en préparant un rapport sur l'incidence finale de l'imposition des profits pour la Commission royale de l'impôt en 1951.

Comme le souligne Kaldor, la théorie post-keynésienne de la répartition doit s'interpréter dans le cadre d'un modèle de croissance dynamique. Sa référence est le modèle qu'avait, en 1939, développé Harrod. Il opposait trois types de taux de croissance : le taux de croissance effectif, le taux de croissance garanti et le taux de croissance naturel. Le taux de croissance naturel,  $g_n$ , est le taux de croissance qui permet de maintenir le plein emploi. Il est égal à la somme du taux de croissance de la population et du taux de croissance de la productivité du travail. Le taux de croissance « garanti », on parle parfois de taux de croissance nécessaire, est le taux qui, s'il prévalait, laisserait satisfaites toutes les parties car elles auraient produit exactement les quantités demandées. Il est, donc, le taux de croissance pour lequel l'investissement *ex-ante* est égal à l'épargne désirée. Harrod soutient que la divergence entre le taux de croissance naturel et le taux de croissance garanti explique le chômage chronique alors que l'existence d'un écart entre le taux de croissance garanti et le taux de croissance effectif permet de rendre compte des fluctuations cycliques. Dans l'analyse d'Harrod, on suppose que le coefficient de capital et la propension globale à épargner sont constants. Dès lors, il n'y a pas de raison pour que le taux de croissance nécessaire soit égal au taux de croissance garanti et l'économie est menacée par un chômage chronique. Elle est sur un « fil de rasoir ». Presque simultanément, en 1956, Solow et Kaldor proposèrent deux solutions différentes au problème de Harrod. Solow soutient que ce problème découle de l'hypothèse que les facteurs de production sont complémentaires. Si l'on abandonne cette hypothèse, le coefficient de capital s'ajuste pour rendre égaux le taux de croissance nécessaire et le taux de croissance naturel. Kaldor, au contraire, abandonne l'idée d'un taux d'épargne global constant. La part du revenu global qui est épargnée varie avec la répartition du revenu entre salaires et profits. Les variations de la répartition permettent d'établir l'égalité des taux d'épargne effectif et nécessaire. Cela n'implique pas qu'une économie capitaliste tende spontanément vers un sentier de croissance régulier mais seulement que les mouvements cycliques sont provoqués non par le désajustement entre le taux de croissance naturel et le taux de croissance nécessaire mais par la différence entre le taux de croissance effectif et le taux de croissance naturel. En d'autres termes, si les anticipations des entrepreneurs sont trop optimistes, ils investissent trop et la capacité productive augmente plus rapidement que la production. Cet excès suscite une correction, une baisse

de l'investissement qui ramène le stock de capital à son niveau désiré et qui entraîne une chute de l'activité.

Pasinetti (1961-2) pensa qu'il y avait dans le raisonnement de Kaldor une faille logique. Il aurait négligé l'idée que, quand un individu épargne une partie de son revenu, il reçoit un revenu proportionnel au capital qu'il a accumulé. Si les travailleurs épargnent, ils reçoivent une fraction des profits globaux. On doit distinguer dans les profits une fraction,  $\Pi_c$ , qui revient aux capitalistes et l'autre fraction,  $\Pi_L$ , qui va aux travailleurs. L'épargne des capitalistes est proportionnelle aux profits qu'ils reçoivent et l'épargne des travailleurs est proportionnelle à leur revenu global, elle ne dépend pas de l'origine de ce revenu. Le modèle se réécrit alors :

$$\begin{cases} Y = W + \Pi_L + \Pi_c \\ I = s_L(W + \Pi_L) + s_c \Pi_c \\ 0 \leq s_L < \frac{I}{Y} < s_c \leq 1 \end{cases}$$

Kaldor raisonnait sur la répartition fonctionnelle. Il soutenait que le taux d'épargne sur les profits excédait le taux d'épargne sur les salaires parce que les profits sont d'abord perçus par les sociétés qui ont pour politique d'en mettre une fraction en réserve. Pasinetti raisonne sur les revenus personnels. Le rôle que Kaldor prêtait aux entreprises n'apparaît plus. La société est polarisée dans deux classes sociales dont les comportements vis-à-vis de l'épargne sont différents. Pasinetti soutient qu'il corrige une erreur de Kaldor. Sa thèse est fragile, il s'agit plutôt d'un changement de perspective.

La résolution du modèle permet de calculer la part des profits des capitalistes dans le revenu. On obtient une formule similaire à celle que donnait Kaldor pour la part des profits dans le revenu :

$$\frac{\Pi_c}{Y} = \frac{I}{(s_c - s_L)Y} - \frac{s_L}{s_c - s_L}$$

Cependant, cette relation n'a qu'une signification limitée : elle donne la part des capitalistes et celle des travailleurs dans le produit mais les formules qui donnent la part des profits et des salaires dans le revenu sont différentes. Pour les obtenir, sous une forme simple, Pasinetti revient sur les hypothèses du modèle. Les salaires sont distribués entre les membres de la société en proportion du montant du travail qu'ils apportent. Les profits sont proportionnels au capital détenu. En notant  $K_C$  le stock de capital qui est la propriété des capitalistes et  $K_L$  le stock de capital qui appartient aux travailleurs, on a en notant  $r$  le taux de profit

$$\frac{\Pi_C}{K_C} = \frac{\Pi}{K} = r$$

D'autre part, en équilibre de longue période, le stock de capital détenu par les capitalistes doit croître au même taux,  $g$ , que le stock de capital détenu par les salariés. En notant  $S_C$  l'épargne des capitalistes et  $S$  l'épargne globale, on a :

$$\frac{S_C}{K_C} = \frac{S}{K} = g$$

On peut conclure que le taux de profit est égal au taux de croissance divisé par le taux d'épargne des capitalistes :

$$S_C = s_c r K_C \Rightarrow r = \frac{g}{s_c}$$

et que la part des profits dans le revenu est égal au taux d'investissement divisé par le taux d'épargne des capitalistes :

$$\frac{\Pi}{Y} = \frac{1}{s_c} \frac{I}{Y}$$

Ces résultats ont l'apparence d'un paradoxe. Ils sont semblables à ceux qu'obtenait Kaldor en supposant nulle la propension à épargner sur les salaires. Ils indiquent, qu'à long terme, la propension à épargner des travailleurs n'a d'effet ni sur la part des profits dans le produit, ni sur le taux de profit.

Pour comprendre les conclusions de l'analyse de Pasinetti, il convient de revenir sur la logique du raisonnement qui les sous-tend. Si le taux d'intérêt reçu par les salariés sur leurs placements est égal au taux de profit et si le stock de capital détenu par chacune des classes est proportionnel à son épargne, alors le montant des profits perçu par chacun est proportionnel à son épargne :

$$\left. \begin{array}{l} \frac{\Pi_C}{K_C} = \frac{\Pi_L}{K_L} \\ \frac{S_C}{K_C} = \frac{S_L}{K_L} \end{array} \right\} \Rightarrow \frac{\Pi_C}{S_C} = \frac{\Pi_L}{S_L}$$

Mais, s'il en est ainsi

$$s_L(W + \Pi_L) = s_C \Pi_L$$

L'épargne des salariés est égale à l'épargne supplémentaire que réaliseraient les capitalistes s'ils percevaient la fraction des profits qui revient aux travailleurs. Ainsi, le taux de profit et la part des profits dans le revenu sont les mêmes que ceux qui prévaudraient dans une économie où tous les profits seraient versés aux capitalistes.

Pasinetti présentait ces conclusions comme un résultat très général qui est établi à partir du moment où le taux d'épargne des salariés est inférieur au taux d'investissement qui, lui-même, est inférieur au taux d'épargne des capitalistes :

$$0 \leq s_L < \frac{I}{Y} < s_{\Pi} \leq 1.$$

Samuelson et Modigliani (1966) montrèrent qu'il était nécessaire pour obtenir les résultats de Pasinetti de poser une hypothèse beaucoup plus restrictive et que, si cette hypothèse n'était pas satisfaite, on obtenait un théorème de « dualité », c'est-à-dire des résultats comparables mais radicalement opposés à ceux que Pasinetti avait mis en évidence.

On a vu que, dans l'analyse de Pasinetti, le stock de capital détenu par chaque classe croît au même taux :

$$\frac{S_{\Pi}}{K_{\Pi}} = \frac{S_L}{K_L}$$

On sait, d'autre part, que le taux de croissance du capital détenu par les capitalistes est égal au taux d'épargne des capitalistes multiplié par le taux de profit :

$$\frac{S_C}{K_C} = s_C r.$$

On peut écrire le taux de croissance du stock de capital des salariés sous la forme suivante :

$$s_L \frac{\Pi_L + W}{K_L} = s_L r + s_L \frac{Y - \Pi}{K_L}$$

Ainsi, l'égalité des taux de croissance des deux types de capital implique que :

$$s_L r + s_L \frac{Y - \Pi}{K_L} = s_C r \Leftrightarrow K_L = \frac{s_L (Y - \Pi)}{r(s_C - s_L)}$$

Le stock de capital détenu par les travailleurs est positif si le taux d'épargne des capitalistes excède le taux d'épargne des travailleurs. Cependant, si on calcule le stock de capital possédé par les capitalistes  $K_C = K - K_L$ , on obtient :

$$K_C = \frac{s_C \Pi - s_L Y}{r(s_C - s_L)}$$

Il faut, pour que le stock de capital détenu par les capitalistes soit positif que le taux d'épargne des salariés soit inférieur au produit du taux d'épargne des capitalistes par la part des profits dans le revenu :

$$s_L < s_C \frac{\Pi}{Y}$$

Cette condition est beaucoup plus restrictive que celle posée par Pasinetti : elle implique que le taux d'épargne des travailleurs est inférieur au taux d'épargne des capitalistes multiplié par la part des profits dans le revenu. Il est possible qu'elle ne soit pas satisfaite.

Si le taux d'épargne des salariés excède cette valeur limite, le stock de capital détenu par les travailleurs augmente plus rapidement que le stock total de capital. À long terme, la part du capital détenu par les capitalistes tend vers zéro. L'investissement est égal à l'épargne des salariés :

$$I = s_L Y$$

et le coefficient de capital est déterminé par la propension à épargner des salariés et par le taux de croissance naturel  $g_n$  :

$$\frac{Y}{K} = \frac{g_n}{s_L}$$

Si le produit est une fonction  $F(K, L)$  à facteurs substituables du capital et de l'emploi et si les rendements dimensionnels sont constants, on retrouve les résultats du modèle de Solow (1956). Le stock de capital par tête,  $k$ , est déterminé par la relation :

$$s_w F(k, 1) = g_n k$$

Quand  $s_L \geq s_C \frac{\Pi}{Y}$ , le système tend vers un sentier de croissance régulier dont les caractéristiques sont les suivantes :

- Le taux d'intérêt, le capital par tête et le coefficient de capital ainsi que la répartition du revenu entre salaires et profits sont indépendants du taux d'épargne des capitalistes.
- Le coefficient de capital dépend uniquement du taux de croissance naturel et de la propension des travailleurs à épargner
- Le capital par tête, le taux d'intérêt et la répartition du revenu entre salaires et profit est déterminée par la forme de la fonction de production et le rapport  $\frac{s_L}{g_n}$

Dans l'analyse de Harrod, la croissance est instable et elle ne permet que, par hasard, d'atteindre le plein emploi. En 1956, Solow et Kaldor proposèrent deux solutions radicalement différentes à ce problème. Alors que, dans le modèle de Harrod, les facteurs de production sont complémentaires, Solow admet qu'ils sont substituables. Si un chômage apparaît, la baisse du taux de salaire incite les entrepreneurs à choisir des techniques de production plus intensives en travail. L'économie tend vers un équilibre de plein emploi où les facteurs sont rémunérés à leur productivité marginale. Kaldor, au contraire, chercha la solution dans les variations du taux d'épargne global. Si l'épargne excède l'investissement qui serait nécessaire pour assurer le plein emploi, les prix et la part des profits dans le revenu diminuent. L'épargne baisse ce qui rétablit l'équilibre.

Le débat entre ces deux propositions fut long et difficile. Cependant, progressivement la solution que Solow avait suggérée, fut acceptée par la plupart et c'est sur elle que l'on s'appuie le plus souvent aujourd'hui. L'analyse de Kaldor reposait sur l'idée que la propension à épargner dépend de la nature de revenu reçu et non du type de la personne qui le perçoit. Pasinetti écarta cette hypothèse et admit que les différences dans les propensions à épargner reflètent des différences de nature entre les agents. Mais, existe-t-il des classes *permanentes* d'individus caractérisés par des propensions à épargner qui sont, à la fois, constantes et différentes ? On ne peut guère identifier, dans les sociétés modernes, une classe d'individus qui ont pour seul ressource le revenu de leur capital. Mais, il est encore plus difficile de soutenir qu'une personne qui appartient, à un moment donné du temps, à cette classe, y appartiendra pour toujours et qu'il en sera de même pour ses héritiers jusqu'à la fin des temps. Si l'on admet qu'il y a des transferts entre les classes soit parce que des personnes changent de catégories soit parce qu'elles meurent, le stock de capital des salariés et celui des capitalistes n'augmentent plus au même rythme. Il n'est plus possible alors de maintenir les hypothèses sur lesquelles Pasinetti s'appuie et il faut abandonner ses conclusions. L'idée que les propensions à épargner des capitalistes et des salariés expliquent la répartition du revenu entre salaires et profits manque de fondements.

**RÉFÉRENCES**

- ABRAHAM-FROIS, Gilbert (éditeur) (1974) : *Problématiques de la croissance*, textes choisis, traduits et présentés par G. Abraham-Frois, Paris : Economica.
- DOMÉ, Takuo (1994): *History of Economic Theory, a Critical Introduction*, Aldershot: Edward Elgar.
- HARROD, Roy F. (1939): « An Essay in Dynamic Theory », *The Economic Journal*, vol. 49: 14-33.
- KALDOR, Nicolas (1955-6): « Alternatives Theories of Distribution », *The Review of Economic Studies*, Vol. 23: 94-100, reprint in *Collected Economic Essays* by Nicholas Kaldor, vol. 1, *Essays on Value and Distribution*, London: Duckworth, 1960, second edition 1980, traduction française partielle in Abraham-Frois (1974), volume 1.
- KALECKI, Michal (1942): « A Theory of Profit », *The Economic Journal*, vol. 52, n° 2: 258-267, reprint in *Studies in Economics Dynamics*, 1943, London: Allen & Unwin, reprint in *Collected Works of Michal Kalecki*, vol. 2, *Capitalism Economic Dynamics*, Oxford: Clarendon Press, 1991.
- KEYNES, John Maynard (1930): *A Treatise on Money*, London: Macmillan, réédition in *The Collected Writings of John Maynard Keynes*, tome V and VI, London: Macmillan, 1971.
- PASINETTI, Luigi (1961-2): « Rate of Profit and Income Distribution in Relation to the Rate of Economic Growth », *The Review of Economic Studies*, vol. 29, n° 4: 267-79, reprint in Luigi L. Pasinetti, *Growth and Income Distribution, Essays in Economic Theory*, London: Cambridge University Press, 1974, traduction française in Abraham-Frois (1974), volume 1.
- SAMUELSON, Paul A. and Franco MODIGLIANI (1966): « The Pasinetti Paradox in Neoclassical and More General Models », *The Review of Economic Studies*, vol. 33: 269-301.
- SOLOW, Robert M. (1956): « A Contribution to the Theory of Economic Growth », *The Quarterly Journal of Economics*, vol. 70: 65-94, traduction française in Abraham-Frois (1974), volume 1.